

Fable 4

LE POUVOIR DES FABLES

À M. DE BARRILLON¹

La qualité d'Ambassadeur

Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires² ?

Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?

S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,

Seront-ils point traités par vous de téméraires ?

Vous avez bien d'autres affaires

À démêler que les débats

Du Lapin et de la Belette ;

Lisez-les, ne les lisez pas ;

Mais empêchez qu'on ne nous mette

Toute l'Europe sur les bras³.

Que de mille endroits de la terre

Il nous vienne des ennemis,

J'y consens ; mais que l'Angleterre

Veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis,

J'ai peine à digérer la chose.

N'est-il point encor temps que Louis se repose ?

Quel autre Hercule⁴ enfin ne se trouverait las

De combattre cette Hydre ? et faut-il qu'elle oppose

Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?

Si votre esprit plein de souplesse,

1. Paul de Barrillon, ambassadeur de Louis XIV en 1677-1678 auprès du roi d'Angleterre Charles II durant la guerre de Hollande.

2. Vulgaires : populaires.

3. Allusion à une possible alliance de l'Angleterre, de l'Espagne, des Provinces-Unies et de l'empire des Habsbourg contre la France.

4. Hercule : nom latin d'Héraclès, héros légendaire d'une force « herculéenne », célèbre pour ses douze travaux, dont celui d'avoir tué l'hydre de Lerne, un monstre à cent têtes.

Par éloquence, et par adresse¹,

Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup,

Je vous sacrifierai cent moutons ; c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse².

Cependant faites-moi la grâce

De prendre en don ce peu d'encens.

Prenez en gré mes vœux ardents,

Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus :

Sur les Éloges que l'envie

Doit avouer qui vous sont dus,

Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athènes autrefois peuple vain et léger,

Un Orateur³ voyant sa patrie en danger,

Courut à la Tribune ; et d'un art tyrannique,

Voulant forcer les cœurs dans une république,

Il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutait pas : l'Orateur recourut

À ces figures⁴ violentes,

Qui savent exciter⁵ les âmes les plus lentes.

Il fit parler les morts⁶ ; tonna, dit ce qu'il put.

Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.

o o o

1. Adresse : habileté (diplomatique).

2. Parnasse : montagne grecque, demeure des Muses.

3. Un Orateur : il s'agit de Démosthène qui mit en garde les Athéniens contre les intentions belliqueuses du roi de Macédoine Philippe II (IV^e siècle avant notre ère), d'où le nom de *Philippiques* donné aux discours qu'il prononça alors.

4. Figures : figures de rhétorique, telles que les métaphores, les apostrophes, l'agrandissement épique.

5. Exciter : émouvoir.

6. Faire parler les morts est une figure de rhétorique appelée « prosopopée » (voir ci-dessus, p. 66).

45 L'animal aux têtes frivoles,
Étant fait à ces traits¹, ne daignait l'écouter.
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
À des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
« Cérés², commença-t-il, faisait voyage un jour

50 Avec l'Anguille et l'Hirondelle.
Un fleuve les arrête ; et l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : « Et Cérés, que fit-elle ?
55 — Ce qu'elle fit ? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.

Quoi, de contes d'enfants son peuple s'embarrasse !
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !

60 Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ? »
À ce reproche l'assemblée,
Par l'Apologue³ réveillée,
Se donne entière à l'Orateur :
Un trait de Fable⁴ en eut l'honneur.

65 Nous sommes tous d'Athènes en ce point ; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si *Peau d'âne*⁵ m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême ;
Le monde est vieux, dit-on ; je le crois, cependant
70 Il le faut amuser encor⁶ comme un enfant.

1. Traits : ici, les figures de style.

2. Cérés : déesse romaine des moissons et, plus généralement, de la terre nourricière.

3. Apologue : petite fable.

4. Un trait de Fable : une ingéniosité de Fable.

5. Avant qu'en 1694 Charles Perrault n'en fasse un conte, l'histoire de *Peau d'âne* était largement connue et transmise oralement de génération en génération.

6. Encor : encore (licence poétique).

Fable 5

L'HOMME ET LA PUCE

Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux ;
Souvent pour des sujets même indignes des hommes.
Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
5 Et que le plus petit de la race mortelle,
À chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe¹ et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens².
Un Sor par une puce eut l'épaule mordue.
10 Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule³, ce dit-il, tu devais bien purger
La terre de cette Hydre⁴ au Printemps revenue.
Que fais-tu Jupiter, que du haut de la nue⁵
Tu n'en perdes la race afin de me venger ? »
15 Pour tuer une puce il voulait obliger
Ces Dieux à lui prêter leur foudre et leur massue⁶.

1. Olympe : massif montagneux du nord de la Grèce, séjour des dieux dans l'Antiquité grecque.

2. Allusion à la guerre de Troie, entre Grecs et Troyens, qui dura dix ans, et qu'Homère a racontée dans son épopée de *l'Illiade*.

3. Hercule : nom latin d'Héraclès, héros légendaire d'une force « herculéenne », célèbre pour ses douze travaux, dont celui d'avoir tué l'hydre de Lerne, un monstre à cent têtes.

4. Hydre : hydre de Lerne, monstre à cent têtes, dont la mort compte parmi les douze travaux d'Hercule.

5. La nue : le ciel.

6. La foudre était l'attribut de Zeus et la massue celui d'Hercule.

L'Ours porté d'un même dessein
 Venait de quitter sa montagne :
 Tous deux par un cas surprenant
 Se rencontrent en un tournant.
 L'homme eut peur : mais comment esquiver ; et que faire ?
 Se tirer en Gascon d'une semblable affaire¹
 Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
 L'Ours très mauvais complimenteur
 Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,
 Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
 J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
 De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire ;
 Mais j'offre ce que j'ai. » L'Ours l'accepte ; et d'aller.
 Les voilà bons amis avant que d'arriver.
 Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
 Et bien qu'on soit à ce qu'il semble
 Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
 Comme l'Ours en un jour ne disait pas deux mots
 L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
 L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier,
 Faisait son principal métier
 D'être bon émoucheur², écartait du visage
 De son ami dormant, ce parasite ailé,
 Que nous avons mouche appelé.
 Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
 Sur le bout de son nez une allant se placer
 Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.
 « Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme. »

1. Se tirer en Gascon d'une semblable affaire : fanfaronner dans une semblable affaire.

2. Émoucheur : chasseur de mouches.

Aussitôt fait que dit ; le fidèle émoucheur
 Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur¹,
 Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
 Et non moins bon archer que mauvais raisonneur :
 Roide mort étendu sur la place il le couche.
 Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
 Mieux vaudrait un sage ennemi.

Fable 11

LES DEUX AMIS

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa² :
 L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre :
 Les amis de ce pays-là
 Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
 Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
 Et mettrait à profit l'absence du Soleil,
 Un de nos deux Amis sort du lit en alarme³ :
 Il court chez son intime, éveille les valets ;
 Morphée⁴ avait touché le seuil de ce palais.
 L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme ;
 Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu
 De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
 À mieux user du temps destiné pour le somme :

ooo

1. Avec roideur : avec force.

2. Monomotapa : empire de l'Afrique orientale, conquis par les Portugais au début du XVII^e siècle. Peu connu des Français, ce lieu prend à l'époque des dimensions mythiques.

3. En alarme : très inquiet.

4. Morphée : dieu des songes dans la mythologie gréco-romaine.

15 N'auriez-vous point perdu votre argent au jeu ?
 En voici : s'il vous est venu quelque querelle,
 J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
 De coucher toujours seul ? une esclave assez belle
 Était à mes côtés : voulez-vous qu'on l'appelle ?
 - Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
 Je vous rends grâce de ce zèle.
 Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu ;
 J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.
 Ce maudit songe en est la cause. »

20 Qui d'eux aimait le mieux ? que t'en semble, Lecteur ?
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
 Qu'un ami véritable est une douce chose.
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
 Il vous épargne la pudeur¹
 De les lui découvrir vous-même.
 Un songe, un rien, tout lui fait peur
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

1. La pudeur : le sentiment de honte.

« Les Deux Amis »

Un éloge de l'amitié

1

Pourquoi la fable se déroute-t-elle au Monomotapa (v. 1) ?

- Parce que c'est un pays lointain : historiquement et géographiquement, le « Monomotapa » était un empire de l'Afrique australe.
- Parce que ce pays est si lointain et si mal connu du lecteur - voire pas du tout - qu'il en devient un pays imaginaire, fabuleux.
- Parce qu'il devient dès lors propice à la naissance d'une utopie, la perfection ne pouvant se trouver que dans un ailleurs chimérique.

2

Comment se manifeste la profondeur de l'amitié qui unit les deux hommes ?

- Par l'inquiétude, sans fondement mais réelle, du premier qui se précipite nuitamment chez le second.
- Par les offres de service, immédiates et sans demande d'explication : le don d'argent (v. 14-15), l'assistance dans un duel pour régler une question d'honneur (v. 15-16), le prêt de sa propre maîtresse (v. 17-18).
- Par la disproportion entre les effets (l'inquiétude, le réveil précipité et les offres de service) et leur cause : « Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu ! J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru » (v. 21-22).

3

En quoi cette fable est-elle un poème lyrique ?

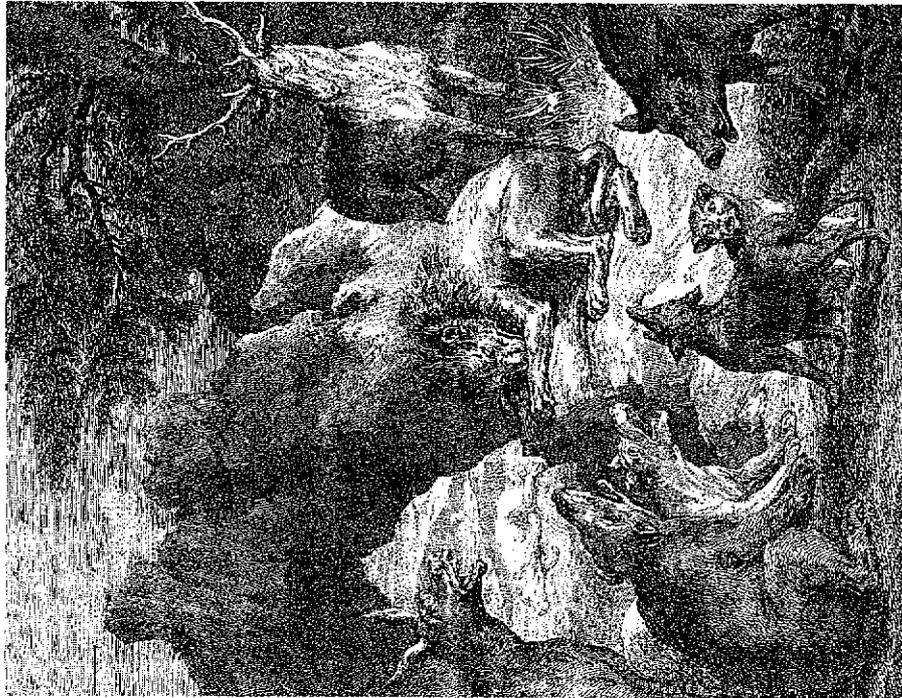
- Par l'éloge de l'amitié : « Qui un ami véritable est, une douce chose » (v. 26).
- Par l'apostrophe au lecteur : « Qui d'eux aimait le mieux ? que t'en semble lecteur ? » (v. 24).
- Par la musicalité et le rythme des derniers vers (v. 26-31).
- Tout se passe comme si la fable était une confidence ou une nostalgie du fabuliste.

DEFINITION CE

Qu'est-ce qu'une utopie ?

Désignant littéralement en grec « ce qui n'existe nulle part », l'utopie est le nom que Thomas More (1478-1535) a donné à la cité idéale qu'il imagine dans son roman *Utopia* (1516). Par extension, l'utopie désigne un idéal de perfection, par définition irréalisable sur terre, et donc situé dans un ailleurs chimérique.

Fable 14
LES OBSÈQUES DE LA LIONNE



Jean-Baptiste Oudry (1686-1755), *Les Obsèques de la Lionne*. Coll. Hachette Livre.

La femme du Lion mourut :
 Aussitôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le Prince
 De certains compliments de consolation,
 5 Qui sont surcroît¹ d'affliction.
 Il fit avertir sa Province
 Que les obsèques se feraient
 Un tel jour, en tel lieu ; ses Prévôts² y seraient
 Pour régler la cérémonie,
 10 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le Prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son ancre en résonna.
 Les Lions n'ont point d'autre temple.
 15 On entendit à son exemple
 Rugir en leurs patois Messieurs les Courtisans.
 Je définis la cour un pays où les gens,
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
 Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être.
 20 Tâchent au moins de le paraître,
 Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
 On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
 Pour revenir à notre affaire
 25 Le Cerf ne pleura point, comment eût-il pu faire ?
 Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis
 Étranglé sa femme et son fils.
 Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.

ooo

1. Surcroît : supplément.

2. Prévôts : officiers en charge des cérémonies.

30 La colère du Roi, comme dit Salomon¹,
Est terrible, et surtout celle du Roi Lion :
Mais ce Cerf n'avait pas accourumé de lire.
Le Monarque lui dit : « Chérif hôte des bois
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
35 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

Nos sacrés ongles ; venez Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes². »

40 Le Cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.

45 « Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes
« Aux Champs Élyséens³ j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
« Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi.
« J'y prends plaisir. » À peine on eut ouï la chose,
50 Qu'on se mit à crier : « Miracle, apothéose. »

Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les Rois par des songes,

55 Flatter-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

1. Salomon : roi d'Israël, considéré comme un modèle de sagesse et auteur de l'un des recueils du livre biblique des Proverbes, auquel il est ici fait allusion : « Comme fait un rugissement de lion, ainsi la peur qu'inspire le roi » (Proverbes, 20, 2).

2. Augustes mânes : âmes des morts, considérées comme des divinités.

3. Champs Élyséens : partie des Enfers où les morts dont la vie a été vertueuse mènent une existence heureuse, dans la mythologie gréco-romaine.

« Les Obsèques de la Lionne »

1

Quelle est la structure de cette fable ?

- Cette longue fable comporte sept mouvements.
- Une scène d'exposition (v. 1-10) : le décès de la reine et l'organisation de ses funérailles.
- Une description des réactions des courtisans (v. 11-16) : tous pleurent à l'image du roi, et feignent d'être désespérés.
- Une intervention directe du fabuliste (v. 17-23), qui est une terrible satire des courtisans.
- La mise en accusation du Cerf qui, lui, ne pleure pas (v. 24-38), ce qui conduit le roi à prononcer un verdict de mort contre lui.
- Le plaidoyer *pro domo* du Cerf (v. 39-49) : la reine lui est apparue, lui dominant l'ordre de ne pas pleurer.
- Le revirement des courtisans (v. 49-55) : chacun crie au « miracle », et tous disent que c'est une « apothéose » : le Cerf est récompensé.
- Nouvelle intervention du fabuliste (v. 52-55), qui est une mise en cause des rois.

2

En quoi consiste la virulence de la satire ?

- Virulence sur le fond : les courtisans sont sans personnalité ni pensée propre. C'est un « peuple caméléon ».
- Virulence de la forme : le fabuliste intervient personnellement deux fois, ce qui est exceptionnel.
- Virulence en raison de la cible finale. Les courtisans sont moins responsables que leur maître, prêt à « gober » toutes les flatteries.

3

En quoi cette fable reste-t-elle, malgré son sujet, une comédie ?

- La cérémonie du deuil est un théâtre d'apparences : le roi feint la douleur et, à son exemple (v. 15), tous s'abandonnent au désespoir.
- La reine prend « plaisir » au désespoir du roi et le revirement des courtisans est aussi soudain qu'imprévu.
- Le fabuliste fait preuve d'un certain humour (v. 16, 23).

1. Apothéose : au sens strict et premier, c'est l'élevation d'un mortel (un héros ou un empereur romain) au rang d'un dieu. Par extension, c'est la glorification d'une personne ou un moment sublime.

Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté
5 ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes. Jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Tous se plaignent, princes, sujets, nobles, roturiers, vieux, jeunes, forts, faibles,
10 savants, ignorants, sains, malades, de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions. [...]

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaie inutilement
15 de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

■ Texte 2 : LA FONTAINE, « Le philosophe scythe », *Fables*, XX, 21 (1693)

Un philosophe austère, et né dans la Scythie¹,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un Sage assez semblable au vieillard de Virgile²,
5 Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et comme ces derniers satisfait et tranquille.
Son bonheur consistait aux beautés d'un Jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
10 Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la Nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda :
Pourquoi cette ruine. Était-il d'homme sage
15 De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
Laissez agir la faux du temps :
Ils iront aussitôt border le noir rivage³.
— J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,
20 Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis⁴.
25 Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer ni temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien
30 Un indiscret⁵ Stoïcien⁶ :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je réclame.
35 Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

1. Scythie : pays réputé rude au nord de la mer Noire.

2. Le vieillard de Virgile : personnage qui cultive son jardin avec bonheur, dans les *Géorgiques*, de Virgile, poète latin.

3. Ils iront aussitôt border le noir rivage : ils mourront bientôt.

4. Abatis : abattage.

5. Indiscret : qui manque de bon sens.

6. Stoïcien : adepte du stoïcisme, philosophie qui préconise l'absence de passions et l'indifférence à tout ce qui n'est ni bon ni mal.

■ Texte 3 : *VoltairE, Le Mondain* (1736)

- Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or², et le règne d'Astrée²,
Et les beaux jours de Saturne² et de Rhée²,
Et le jardin de nos premiers parents ;
5 Moi je rends grâce à la nature sage
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrit par nos pauvres docteurs³ :
Ce temps profane est tout fait pour mes moeurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
10 Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornements :
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
15 Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter, de sa source féconde,
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
20 Tout sert aux luxe, aux plaisirs de ce monde.
Ô le bon temps que ce siècle de fer !
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
25 Qui, du Texel⁴, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France envivrent les sultans ?
30 Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le tien ni le mien.
Qu'auraient-ils pu connaître ? Ils n'avaient rien.

1. « Mondain » : au XVIII^e siècle, désigne celui qui vit dans son siècle, et non pas retiré du monde.

2. Âge d'or, « Astrée, Saturne, Rhée » : dans la mythologie, divinités de l'âge d'or ; ce dernier désigne l'époque heureuse des débuts de l'humanité, par opposition aux époques suivantes qui marquent une dégradation (âge d'argent, d'airain, de fer).

3. « Nos pauvres docteurs » : nos savants, nos érudits.

4. « Texel » : île de Hollande.

■ Texte 4 : Jean-Jacques Rousseau, « Cinquième promenade », *Réveries du promeneur solitaire* (1776-1778)

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Sainte-Pierre au milieu du lac de BiennE. Cette petite île qu'on appelle à Neuchâtel l'île de la Mortte est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire¹. [...]

Les rives du lac de BiennE sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents² plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais qu'il est intéressant pour les contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. [...]

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île, mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse, avec ma compagne, d'autre société que celle du Receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient à la vérité de très bons gens et rien de plus, mais c'est précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état.

1. Se circonscrire : se limiter.

2. Accidents : mouvements, déformations de terrain.

Texte A : LA FONTAINE, *Fables*, Livre I, V, 1668, « Le Loup et le Chien ».

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli¹, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille;
Et le Mâtin² était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères³, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré; point de franche lippée⁴ :
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »
Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
- Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
Portants⁵ bâtons, et mendians;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs⁶ de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du Chien pelé :
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi rien ? - Peu de chose.
- Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? - Pas toujours, mais qu'importe ?
- Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

1. poli : le poil luisant.

2. mâtin : chien puissant.

3. cancrès, hères : hommes misérables et de peu de considération.

4. franche lippée : nourriture abondante et facile.

5. portants : orthographe de l'époque, même remarque pour mendians.

6. reliefs : restes.

Texte B : DIDEROT, L'Encyclopédie, article « autorité politique », 1751-1772.

Autorité politique

Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque autorité, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes ; et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en âge de se conduire. Toute autre autorité vient d'une autre origine que la nature. Qu'on examine bien et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé ; ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déféré(15) l'autorité.

La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation(16) et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent ; en sorte que si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts, et qu'ils secouent le joug(17), ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'autorité la défait alors : c'est la loi du plus fort.

Texte C : VOLTAIRE, Le Dictionnaire philosophique, 1765, article « Liberté de penser »

Vers l'an 1707, temps où les Anglais gagnèrent la bataille de Saragosse, protégèrent le Portugal, et donnèrent pour quelque temps un roi à l'Espagne, milord Boldmind, officier général, qui avait été blessé, était aux eaux de Barèges. Il y rencontra le comte Médroso [1], qui, étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieue et demie du champ de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'Inquisition [2]; milord Boldmind n'était familier que dans la conversation; un jour, après boire, il eut avec Médroso cet entretien:

BOLDMIND. Vous êtes donc sergent des Dominicains [3]? Vous faites là un vilain métier.

MÉDROSO. Il est vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, et j'ai préféré le malheur de brûler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND. Quelle horrible alternative! Vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures [4], qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions, et qui, tout vainqueurs qu'ils étaient, ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les âmes dans les fers.

MÉDROSO. Que voulez-vous? Il ne nous est permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penser. Si nous parlons, il est aisé d'interpréter nos paroles, encore plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un autodafé pour nos pensées secrètes, on nous menace d'être brûlés éternellement par l'ordre de Dieu même, si nous ne pensons pas comme les jacobins [5]. Ils ont persuadé au gouvernement que si nous avions le sens commun, tout l'Etat serait en combustion, et que la nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND. Trouvez-vous que nous soyons si malheureux, nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaisseaux, et qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe? Voyez-vous que les Hollandais, qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, et qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entière liberté à la presse, et pour faire le commerce des pensées des hommes? L'empire romain en a-t-il été moins puissant parce que Cicéron a écrit avec liberté?

MÉDROSO. Quel est ce Cicéron [6]? Je n'ai jamais entendu parler de cet homme-là; il ne s'agit pas ici de Cicéron, il s'agit de notre Saint-Père le pape et de saint Antoine de Padoue; l'ai toujours vu dire que la religion romaine est perdue si les hommes se mettent à penser. (...)

BOLDMIND. Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de christianisme?

MÉDROSO. Que voulez-vous dire? Je ne vous entends point.

BOLDMIND. Je le crois bien. Je veux dire que si Tibère [7] et les premiers empereurs avaient eu des jacobins qui eussent empêché les premiers chrétiens d'avoir des plumes et de l'encre; s'il n'avait pas été longtemps permis dans l'empire romain de penser librement, il eût été impossible que les chrétiens établissent leurs dogmes. Si donc le christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé?

(...) Il y a cent religions sur la terre, qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes et impies; examinez donc ces dogmes.

MÉDROSO. Comment puis-je les examiner? Je ne suis pas jacobin.

BOLDMIND. Vous êtes homme, et cela suffit.

MÉDROSO Hélas! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND. Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser; vous êtes né avec de l'esprit; vous êtes un oiseau dans la cage de l'inquisition; le Saint-Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne sait pas la géométrie peut l'apprendre; tout homme peut s'instruire: il est honteux de mettre son âme entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent; osez penser par vous-même.(...) Nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis.

MÉDROSO. Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne, où personne ne peut dire le sien.

BOLDMIND. Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux; c'est la tranquillité des galériens, qui rament en cadence et en silence.

MÉDROSO Vous croyez donc que mon âme est aux galères?

BOLDMIND. Oui; et je voudrais la délivrer.

MÉDROSO. Mais si je me trouve bien aux galères?

BOLDMIND. En ce cas vous méritez d'y être.

notes: 1. Médroso: En Espagnol, « medroso » signifie craintif, timide, couard. En Anglais, bold mind signifie quelqu'un avec l'esprit hardi.

2. Inquisition: Un tribunal pour examiner et juger les hérésies.

3. Les Dominicains: les membres de l'ordre des Frères Prêcheurs (en latin : Ordo Fratrum Prædicatorum) né sous l'impulsion de Saint Dominique. Les Dominicains avaient reçu des Papes la fonction de juges dans les différentes Inquisitions.

4. Les Maures: C'étaient des Musulmans Arabes qui contrôlèrent une grande partie de l'Espagne pendant des siècles.

5. Jacobins: Ici on fait référence aux Dominicains et, par extension, aux gens actifs dans l'Inquisition, aussi bien religieux que laïques.

6. Cicéron: écrivain, orateur, avocat, homme politique romain. Il vécut au I^{er} siècle avant J.C. Les écrits de Cicéron étaient considérés comme des modèles d'argumentation dans la langue latine. Son stoïcisme non religieux fut beaucoup admiré par Voltaire. Le fait que Médroso n'ait jamais entendu parler de Cicero signifie que l'Inquisition a réussi à éviter que les idées populaires pendant la Renaissance ne pénètrent au Portugal.

7. Tibère: le successeur d'Auguste comme Empereur Romain. Il régna pendant la vie de